

Utopie et communisme. Étienne Cabet : de la théorie à la pratique

Madame Yolène Dilas-Rocherieux

Résumé

La confrontation des deux aspects du communisme d'Etienne Cabet que sont la projection d'un monde parfait, Icarie, et l'expérimentation communautaire, vise à montrer la contradiction majeure du communisme : créer un état de richesses, tout en maintenant les individus dans l'impossibilité de convoiter le bien d'autrui

Abstract

Utopia and communism. Etienne Cabet : from theory to practice.

The confrontation of the two aspects of Etienne Cabet's communism - the projection of a perfect world, Icarie, and community experimentation - seeks to show the main contradiction of communism : creating a state of affluence while making it impossible for individuals to covet others' property

Citer ce document / Cite this document :

Dilas-Rocherieux Yolène. Utopie et communisme. Étienne Cabet : de la théorie à la pratique. In: Revue française de science politique, 41^e année, n°5, 1991. pp. 676-692;

doi : <https://doi.org/10.3406/rfsp.1991.394590>

https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1991_num_41_5_394590

Fichier pdf généré le 25/04/2018

UTOPIE ET COMMUNISME

ÉTIENNE CABET

DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

YOLÈNE DILAS-ROCHERIEUX

L'IMAGINAIRE et l'allégorie, tels sont les domaines où sont reléguées le plus souvent les utopies communautaires. Or ces sociétés « de nulle part » nous révèlent, à l'analyse, les conditions incontournables de la construction et du maintien d'une organisation sociale de type communiste¹. Certes, ces schémas n'ont été élaborés que pour dénoncer les inégalités et les défauts d'un monde imparfait, mais la société qui apparaît sous la plume d'un T. More², d'un Campanella³ ou encore d'un Morelly⁴ laisse entrevoir, au travers de cette quête millénaire d'une association humaine parfaite, les exigences d'une organisation spécifique.

L'égalité originelle et la perfectibilité des hommes sont à la base de l'utopie communautaire ; tout individu a droit à l'existence et la nature doit répondre à cette exigence. Ce prélèvement sur le fond commun implique l'association, lorsqu'il s'agit de renouveler et d'élargir la somme de produits nécessaires à la satisfaction des besoins. En vertu de ce que F. Villegardelle appelait « la première loi naturelle de sociabilité »⁵, chacun est bientôt tenu de payer sa dette sous forme de travail à la société qui, en contrepartie, doit lui assurer nourriture, logement et bien-être. La convoitise étant présentée comme l'élément destructeur de cette sociabilité, les utopies communautaires ou communisantes accordent une importance considérable à chaque détail de la vie quotidienne ; le contrôle du mode de vie, des comportements, des déplacements des corps sur le territoire vise à éviter tout particularisme et l'émergence de la moindre parcelle de propriété⁶. Cette architecture sociale extrêmement précise tend à s'effacer avec le 19^e siècle ; l'action politique prend alors le pas sur le modèle et le communisme moderne, ne se dessinant plus, devient l'impalpable ou, selon le terme de Villegardelle, l'inconnu : « Ils (les politiques) exigeront fort bien d'un architecte qu'il soumette ses plans et ses devis pour la construction de la plus humble maison ; ils ne donneront

1. Le terme « communisme » est utilisé ici dans le sens strict de partage égalitaire du travail et de mise en commun des biens produits par la nature et la communauté.

2. Thomas More, *L'utopie* (1516), traduit par Gueudeville en 1730.

3. F. T. Campanella, *La cité du soleil ou idée d'une république philosophique*, traduit par Villegardelle, Paris, 1840.

4. Morelly, *Code de la nature* et *La Basiliade*, introduction de Villegardelle, Paris, 1840.

5. F. Villegardelle, « Analyse raisonnée », préface au *Code de la nature*, op. cit.

6. Dans la plupart des modèles utopistes, l'individu ne possède rien, sinon ses vêtements. En Icarie, par exemple, le mobilier est propriété de la République et une liste est établie pour l'utilisateur afin qu'il respecte la propriété commune.

pas tête baissée dans la plus petite entreprise industrielle sans avoir vu une description, un échantillon ; et si des penseurs comme Fourier et Morelly viennent donner un moyen de détruire la misère et les causes de révolution, alors, comme il ne s'agit plus que du bonheur général de toute une nation, on ne daigne pas examiner les plans proposés »¹.

La relation entre ces utopies et le communisme moderne n'est pas aisée à établir. L'irréalité de la communauté utopiste représente le premier obstacle ; celle-ci n'existe, en effet, que par l'imaginaire de ses créateurs qui, d'ailleurs, ne désiraient pas expressément la voir se réaliser : « Je le souhaite, plutôt que je ne l'espère », écrivait T. More à la fin de son ouvrage. La société nommée « utopie » ou « cité du soleil » n'a pas d'histoire ; elle est achevée et immuable. Et pourtant, c'est parce qu'elle n'a pas d'histoire qu'elle est intéressante à l'analyse ; sa réalisation est parfaite en tant que modèle égalitaire prônant la mise en commun de tous les biens produits par la nature et la communauté. Seule une « sociologie du détail »² permettrait alors de comprendre les implications de la formation d'un tel système. Mais parce qu'elle ne se construit pas sur les restes d'une société antérieure, l'utopie supporte mal la comparaison ; c'est en restreignant le terrain de l'analyse à un seul paradigme, l'égalité parfaite, que nous pourrions alors formuler des hypothèses sur les implications de cette finalité. A partir d'un modèle-type de la société communiste, les différentes formes d'organisation relevant de ce système pourraient enfin être mises en relation et révéler ce qui en fait l'essentiel, à savoir le contrôle multiforme des individus, maintenus dans les limites strictes d'un territoire donné. Cette construction sociologique exige l'étude approfondie de chacun des modèles ; dans cette perspective, celui de Cabet tient alors une place toute particulière, parce qu'il réunit à la fois les enseignements de l'utopie et la relation à l'histoire et au réel.

En effet, son ouvrage, *Voyage et aventure de Lord W. Carisdall en Icarie*³ relève de l'œuvre utopique en lui empruntant son style, la trame et tous les éléments architecturaux qui la caractérisent⁴. Par contre, la société icarienne qui est dépeinte ici, n'est ni neuve, ni achevée ; elle est issue d'une révolution violente et sanglante, et sort tout juste d'une période transitoire de régénération de l'espace et des individus sous « la dictature du bon roi Icar »⁵. Un troisième principe particularise le communisme de Cabet, son expérimentation à partir du fameux mot d'ordre : « Partons en Icarie »⁶. Ainsi les trois éléments que sont la

1. F. Villegardelle, « Analyse raisonnée », préface au *Code de la nature*, op. cit., p. 36.

2. Méthode sociologique utilisée par N. Elias dans son ouvrage *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 (coll. « Champs »).

3. F. Adams (pseudonyme de Cabet) traduit de l'anglais par T. Dufruit, maître de langues, Paris, Ed. H. Souverain, 1840.

4. Cabet s'est surtout inspiré de More et de Morelly ; au premier, il emprunte la forme littéraire, aux deux, il emprunte les règles de la communauté égalitaire en les poussant à l'extrême.

5. Après des siècles d'oppression, le tyran Corag est renversé en 1772. Sa belle-fille, veuve et mère de trois enfants, monte sur le trône. Celle-ci se laisse influencer par le Premier ministre Lidax qui impose la tyrannie. La dernière révolution voit arriver Icar en 1782.

6. Celui-ci est lancé dans *Le Populaire*, en 1847.

rupture, le modèle et la pratique se rassemblent et peuvent être mis à l'épreuve de l'analyse avec suffisamment de recul pour ne pas tomber dans le prophétisme ou le réductionnisme.

La personnalité de Cabet nous importe peu ici¹ ; la société communiste est certes trop souvent dépeinte comme le résultat de la domination d'un groupe ou même d'un seul individu sur la masse ; mais elle est, par contre, trop négligée comme système de relations interdépendantes où chacun remplit une fonction objective de contrôle. Ainsi, dans la société utopiste où la convoitise est le mal suprême, le devoir de chacun est de veiller à ce que particularisme et différences sociales ne réapparaissent pas². Où s'arrête le rôle actif des individus dans ce type d'organisation et quelles sont les conditions incontournables de reproduction de ce système ? Sur ce point, Icarie se montre un outil d'analyse précieux en révélant, à travers la confrontation de la théorie et de la pratique, les limites de la participation volontaire et les moyens de contrainte nécessaires à ce dépassement. Il faut néanmoins replacer la communauté en rapport avec une époque et une population.

LA COMMUNAUTÉ AU 19^e SIÈCLE

Comment situer la théorie de la communauté dans le 19^e siècle alors que le processus d'industrialisation tend au regroupement de la force de travail, à l'urbanisation et à l'éclatement des cellules paysannes et artisanales ? De la même façon, comment l'intégrer dans le mouvement évolutif d'une doctrine qui, depuis le 18^e siècle, s'appuie à la fois sur la théorie du progrès et sur une opposition, sinon de classe, du moins des deux groupes antagonistes que sont les riches et les pauvres ? En reconnaissant l'intime relation qui existe entre communauté et modes de vie et en la resituant dans ce contexte particulier de mise en mouvement d'une société industrielle, le domaine limité de la communauté où circulent, travaillent et cohabitent un certain nombre d'individus se présente comme continuité et non comme rupture ; il concilie renforcement du lien social et progrès dans le travail sans bouleversement radical des modes de vie. De plus, les valeurs égalitaires dégagées par la Révolution peuvent s'inscrire dans cette réalité.

Pour les uns, la communauté, c'est l'avenir à construire, le modèle définitif, la réponse à la question sociale sur la misère. Pour les autres, sûrement les plus nombreux, la communauté, c'est la fuite, le refus du

1. Né à Dijon le 1^{er} janvier 1788, mort à Saint-Louis (Etats-Unis) le 8 novembre 1856. Cf. J. Maitron (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Les Editions ouvrières, 1964, ou J. Prudhommeaux, *Icarie et son fondateur E. Cabet. Contribution à l'étude du socialisme expérimental*, 1907, nouvelle édition, 1982.

2. « La police n'est nulle part aussi nombreuse ; car tous nos fonctionnaires publics, et même tous les citoyens, sont obligés de surveiller l'exécution des lois et de poursuivre ou de dénoncer les délits dont ils sont témoins », c'est un habitant d'Icara, ville d'Icarie qui parle ici. *Voyage en Icarie*, op. cit., tome 1, p. 220.

présent, le refuge cloisonné qui ne laisse entrer ni la lèpre des fabriques, du quartier ouvrier ou des mouiroirs, ni l'affligeante humiliation que sans cesse subissent les classes populaires.

UN MOYEN DE FUITE

« Plutôt la mort que de vivre dans la misère et l'humiliation » ou encore : « Quoique bien jeune encore, j'avais été froissé par cette société égoïste et je désirais la mort comme seul remède à mes angoisses » ; ces lignes, nous les trouvons dans des lettres d'Icariens de 1841 et de 1842. « La communauté c'est un asile à la misère », avouent encore ceux de *La Démocratie pacifique*¹, c'est une alternative au suicide, en hausse chez les ouvriers après 1845. La communauté, c'est aussi la liberté dans le travail, la non-prolétarianisation : « Plus de misère, plus d'ouvriers ni de patrons ou de maîtres, mais des associés tous frères, tous égaux, tous obligés de travailler, suivant leurs forces physiques et intellectuelles ... plus d'exploités ni d'exploiteurs »².

Ces ouvriers démunis seront rarement les pionniers d'Icarie ; comme l'écrit J. Rancière : « Ceux qui peuvent le moins vivre ici sont aussi ceux qui peuvent le moins en partir »³. Il faut de l'argent pour payer le voyage et le trousseau imposé⁴, de l'argent aussi pour acheter la terre, les instruments de production, les matières premières et la nourriture le temps de produire suffisamment pour subsister. Ce sont donc les plus aisés, fuyant un avenir incertain et un monde détesté qui change trop vite et auquel ils ne veulent pas s'intégrer, qui sont sur la liste de départ. Ainsi, ce bijoutier enthousiaste écrit au *Populaire* en mai 1847 : « A l'œuvre après la théorie, la pratique ... je pars, j'ai 2 000 francs ».

Les non-partants, les plus nombreux⁵, vont envoyer sans cesse leurs dons faits de bijoux, d'armes, de souliers ou de livres, espérant ainsi, une fois Icarie formée et prospère, profiter de qu'ils ont humblement financé. Cette attente rejaillit dans leur correspondance avec les Icariens de Nauvoo ; en 1849, ils écrivent : « Vous avez des devoirs à remplir ... vous devez tenir ... démontrez au monde la bonté native de l'homme ». Espoirs déçus à chaque scission et à chaque échec, mais sans cesse renforcés par les missives d'Icarie entretenant la ferveur de ceux qui ne connaissent pas encore « l'air de la liberté ».

Ce sera aussi la fuite, après juin 1848, des persécutés de toutes sortes comme ces communistes de Pithiviers qui envoient leur dernier message :

1. Journal fouriériste.

2. *Le Populaire*, 16 mai 1847.

3. *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.

4. Un costume sobre et de bonne toile est imposé aux Icariens. De plus, ces derniers doivent posséder au départ un trousseau complet dont le contenu est publié dans le numéro 114 du *Populaire*.

5. J.-C. Petifils, dans son livre *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIX^e siècle* renvoie aux chiffres de J. Prudhommeaux qui estimait à 2 000 ou 2 500 le nombre de ceux qui passèrent à Nauvoo de 1851 à 1856, avec une population moyenne de 400 à 500 personnes, Paris, Hachette, 1982.

« Nous devons fuir ... nous partons pour l'Icarie »¹. Pour les uns, ce sera la mort², pour les autres, il faudra retourner à une vie qu'ils avaient rejetée. Mais au-delà des divers échecs ou des interminables règlements de compte et scissions dans le camp de Cabet³, un formidable travail d'éducation populaire est entrepris par ces communistes qui se dénomment souvent « communitaires », à travers la presse, les cours ou les conférences en France et dans les pays limitrophes. En cette première moitié de siècle, quelques milliers d'individus seulement ont lu ou entendu parler de *Voyage en Icarie*⁴, ils sont souvent abonnés au *Populaire*⁵, formant ainsi un réseau d'information et de propagation de la doctrine sur tout le territoire⁶.

ENTRE THÉORIE ET PRATIQUE

Contrairement à leurs lecteurs, les publicistes ou les éducateurs populaires se font moins pressants quant à la concrétisation du modèle communautaire à l'échelle nationale. Patrons, pouvoir, habitudes ou encore ignorance, les obstacles sont énormes : « Il est difficile de convaincre des villageois de spontanément créer cet ordre ... des ignorants, des illettrés » ; aussi, « la France ne peut être un champ d'essai d'une théorie si séduisante qu'elle fût »⁷. Il faut créer des exemples, prouver la justesse du modèle et surtout éduquer la population ; en bref, faire passer les thèses communisantes dans les masses.

Par exemple, chez les communistes de *La Fraternité*⁸, adeptes de More, d'Owen et de Babeuf, « précipiter la communauté ... est un acte de haute imprudence » ; le peuple doit préalablement être confronté « à de grands principes humanitaires qui, une fois compris, fixeront la règle de conduite »⁹. De même, avant le mot d'ordre « Partons en Icarie » de 1847, les cabétistes critiquent les essais infructueux des phalanstères en France et en Amérique centrale. Ils veulent préparer l'opinion publique,

1. *Le Populaire*, 20 août 1848.

2. *Le Populaire* publia régulièrement la liste des morts et la cause des décès dont le choléra, les fièvres et les accidents.

3. Il y aura constitution d'Icaries jusqu'en 1895, restant ainsi au 19^e siècle le modèle le plus stable et le plus expérimenté. *L'Homme libre*, journal de L. Blanc, publie le 27 novembre 1876 : « On croyait le communisme icarien mort... encore une solution pour les opprimés » Se perpétuent aussi les communautés fouriéristes ; ainsi dans *Le Travailleur*, journal anarchiste, d'octobre 1877, E. Reclus, après un passage à Oneida, témoigne de l'existence de ces communautés, en avouant : « Elles végètent ».

4. Dans *Mémoires et aventures d'un prolétaire à travers la révolution*, N. Truquin conte l'histoire de cet ouvrier Constant surnommé Cabet, car propagateur auprès de ses compagnons de fabrique du communisme icarien ; cet engagement lui valut son licenciement et bientôt sa mort (Paris, Maspero, 1977, p. 51 (coll. « Actes et mémoires du peuple »).

5. Journal de réorganisation des communistes icariens, il est créé en 1841, avec Cabet comme directeur.

6. Engels reconnaissait au communisme icarien, bien qu'utopique et grossier, d'être au cœur du mouvement ouvrier. Préface à l'édition du *Manifeste du Parti communiste* de 1890.

7. Nous trouvons cette phrase chez les fouriéristes de *La Démocratie pacifique* du 1^{er} janvier 1847 ; ceux-ci pensent comme tous les communitaires.

8. Nous les appelons ainsi car ils s'expriment dans le journal *La Fraternité*.

9. *La Fraternité*, janvier 1842.

la convaincre de « l'inéluctabilité » et du bien-fondé de la communauté et, cela, par la propagande et l'instruction sur la base d'un modèle « d'organisation sociale et politique »¹. Pour les fouriéristes, c'est le phalanstère ou la commune sociétaire, pour les cabétistes, l'Icarie, pour les communistes fraternistes, la communauté nationale sous la direction d'un gouvernement populaire et centralisateur ; tous ces projets sont réalisables, une fois rattrapé le retard pris sur l'histoire.

Icarie, ce n'est pas seulement la fuite du présent, mais aussi un modèle, une projection de la société future qui, par sa perfection même, dévoile les renoncements qu'elle implique. Détruire le schéma sociétaire et économique du monde industriel capitaliste est une évidence ; mais cette destruction englobe, jusque dans les moindres détails, toute l'originalité des sociétés avec la multiplicité de ses cultures, de ses modes de vie, de ses architectures et de ses pensées. L'Eden décrit dans *Voyage en Icarie* est la communauté en voie d'achèvement, celle qui émerge de cinquante ans² de dictature et d'éducation des masses, et qui est le fruit de la sueur, du sang et du reniement. L'introduction au communisme, période transitoire n'apparaissant que dans la deuxième partie de l'ouvrage de Cabet³, est peu commentée dans la presse communiste ; c'est le modèle final que les colons icariens retiennent et qu'ils vont tenter de construire. Ce modèle achevé va marquer la mémoire populaire avec sa société d'abondance où règne l'égalité parfaite et où travaillent, sur un pied d'égalité, la fille du peuple et celle du président de l'exécutoire⁴.

L'ICARIE OU LA SUPRÉMATIE DU DÉTAIL

A terme, le projet des communistes comme celui des associationnistes⁵ est de vaincre la misère en s'attaquant à la question du travail et de la propriété. En visant prioritairement le secteur de la production, de la consommation et des rapports humains, le modèle icarien détermine exactement la place et les droits légitimes du producteur-citoyen dans cette organisation communautaire ; la société icarienne se construit par et pour le monde du travail, et c'est là qu'elle trouve sa popularité.

1. *Le Populaire*, 24 janvier 1846.

2. Cette durée est approximative ; selon Cabet, elle peut aller jusqu'à cent ans.

3. Mais qui est largement explicitée dans « Douze lettres d'un communiste à un réformiste sur la communauté », brochure, 1845.

4. Visitant un atelier de modistes, Carisdall découvre, travaillant côte à côte, la fille de son ami serrurier et la fille du président de l'exécutoire.

5. Cf. Yolène Dilas-Rocherieux, « Pour une généalogie du communisme français : le système associatif 1840-1850 », *Communisme*, 28, 1991.

L'île d'Icarie, sur laquelle débarque Lord Carisdall en avril 1835, surprend par sa beauté, par la gaieté de son peuple, mais surtout par sa rationalité et son ordonnancement. Rien n'est laissé au hasard, la passerelle d'un bateau, le dossier d'un banc de charrette, une bordure de trottoir, tout est pensé, planifié, coordonné pour le bien-être et la sécurité du peuple. Chacun, à heure dite, accomplit son devoir ; les bienfaits de la vie communautaire dépendent de l'agencement de cette mécanique qui se veut parfaite. L'organisation sociale du monde icarien se lit donc à travers les détails ; un vêtement, un meuble, un arbre, une maison, chacun d'eux témoigne à la fois du fondement scientifique et technique du monde communiste et de la relation établie entre ses membres.

Ainsi les espaces urbains, provinciaux et communaux sont-ils répartis sur le territoire de façon à s'imbriquer parfaitement et également les uns dans les autres, à l'instar de ces poupées russes qui enferment hermétiquement des unités toujours plus petites. Les villes, les maisons, les fermes, les écoles, les rues, les jardins publics, les ateliers sont planifiés dans leur forme et leur emplacement à partir d'un schéma-type conçu par un comité du logement, de l'éducation ou de l'industrie. « La loi » fait alors produire les matières premières, puis construire et distribuer en fonction de la profession et de la taille de la famille¹. Chaque agglomération, quartier, rue, comprend le même nombre de maisons, de bâtiments, de jardins publics et d'individus, permettant ainsi une distribution rationnelle et strictement égalitaire du travail et des produits². Cette répartition des individus sur le territoire, au centre de toute société utopiste communisante, implique une réglementation stricte de la circulation des individus d'un endroit à un autre. Ainsi, le passage à la ville d'un fils d'agriculteur qui refuserait ce métier exige qu'il soit adopté par une famille urbaine. Nul ne peut s'infiltrer dans les interstices d'un espace particulier, pour la bonne raison qu'il n'y en a pas.

Une montagne, une rivière, des jardins, une culture agricole spécifique apportent la variété dans l'uniformité, mais pas un endroit ne se distingue d'un autre par une différence matérielle. Seuls, les nombreux édifices publics laissent éclater la richesse des matériaux et de création du peuple icarien. Le palais national en est l'exemple, il frappe l'étranger par sa splendeur³, monument du peuple pour un peuple devenu « Empereur, Pape, Roi ». Nul Icarien n'est isolé dans cette globalité ; un réseau de

1. L'organisation du territoire est établie sur la base de cent provinces à peu près égales en étendue et en population ; chacune d'elles comprend dix communes à peu près égales, chaque commune couvre huit villages et beaucoup de fermes régulièrement dispersées sur son territoire. Au centre de la nation se trouve Icara la capitale, chaque province a sa ville provinciale en son milieu comme il se doit ; il en est de même pour chaque commune.

2. Dans les magasins de quartier ou de commune, il y a une corbeille pour chaque famille avec un numéro et dans laquelle on place les aliments nécessaires à celle-ci, tome 1, chapitre 7.

3. « Icar et la République avaient dit ensembles, que le palais national soit le plus beau monument de la terre. Et voilà ! », tome 1, p. 294.

communication moderne et gratuit, comprenant le train, le bateau et le « char-populaire », quadrille le territoire, permettant ainsi le ramassage des produits agricoles et le transport des travailleurs, là où le besoin se fait sentir. L'emploi du temps de l'Icarien est strictement organisé ; les heures du lever, des repas, dont les principaux sont pris en commun dans les restaurants de la République, du travail, des réunions publiques et du coucher sont réparties entre cinq heures et dix heures du soir, moment du couvre-feu.

Cette société fonctionne sans répression ; Icarie ne connaît pas la prison ; dans l'atelier, le quartier ou l'école, la justice est le fait de tribunaux de travailleurs, de citoyens ou d'écoliers. La convoitise n'existant plus, le crime est alors d'ordre moral et la simple désignation du coupable suffit le plus souvent au rétablissement de l'ordre communautaire. L'existence d'une quelconque autonomie entraînerait inévitablement le déséquilibre et bientôt le retour de l'inégalité ; ce système ne peut donc que se reproduire à l'identique s'il ne veut se détruire. En ce sens, l'introduction du particularisme dans cette globalité de détails uniformisés ne peut être envisagée ; l'éducation, l'organisation du travail et les loisirs sont strictement régis par des principes moraux élevés au niveau de la religion.

LES PRINCIPES DU MODE DE VIE COMMUNAUTAIRE

Les produits de consommation comme l'alimentation, les vêtements, les meubles ou les livres, sont planifiés en leur quantité et qualité à partir d'une liste-type établie par divers comités spécialisés¹. Chacun mange les mêmes produits, porte les mêmes vêtements, dort dans les mêmes lits et utilise les mêmes objets. Uniformisation des produits et organisation rationnelle du travail et de la distribution font d'Icarie une société d'abondance et de loisirs.

Ce type de vie communautaire implique la restriction des libertés individuelles et les communitaires des années 1840 en sont conscients. C'est le cas de N. Truquin qui, instinctivement, rejetait le modèle communautaire, craignant « de voir sa liberté entravée », tout en pensant que l'état dans lequel il vivait était pire et que le bien du plus grand nombre serait peut-être à ce prix : « Avec la mise en commun des biens, on n'aurait pas trois lieues à faire par jour pour se rendre à son travail ou pour en revenir ; on ne serait pas réduit à ne manger que de la soupe et les enfants ne seraient point obligés de travailler si jeunes »².

Le principe icarien de la discipline volontaire s'apprend et s'applique à l'école comme au travail. A six heures, les adultes commencent leur activité, à neuf, les enfants entrent à l'école et les femmes à l'atelier ; mais le lever est pour tous à cinq heures, chacun doit aider au ménage

1. Ainsi, les vêtements sont élastiques afin de faciliter la fabrication et la distribution sur une grande échelle.

2. N. Truquin, *Mémoires et aventures... op. cit.*, p. 52.

et aux multiples tâches domestiques. Si la journée de travail est de sept heures, celle-ci est rigoureusement et scientifiquement organisée. Les ouvriers commencent leur activité dans le silence total¹ ; à neuf heures, ils déjeunent dans le restaurant de l'atelier, à une heure, après rangement et lavage, ils se dirigent vers le restaurant de quartier où le repas est pris en commun. A quinze heures enfin, la population se disperse dans les jardins publics.

Rationalité dans le temps mais aussi dans l'espace ; la visite d'une horlogerie puis d'un atelier de modistes laisse Lord Carisdall admiratif devant la perfection de cette population : « On aurait dit l'armée la mieux disciplinée »². Les ateliers sont concentrés par spécialité dans des bâtiments immenses de trois étages comprenant deux mille à cinq mille ouvriers, mais aussi par complémentarité dans les quartiers réservés au travail du bois, du vêtement ou autres spécialités. La division du travail est stricte, « chacun fabrique toujours les mêmes pièces »³ et les machines multipliées à l'infini permettent à un seul homme de faire le travail de quinze. L'augmentation de la productivité est œuvre commune ; le travailleur-inventeur se voit honoré sous forme de statues installées dans les jardins, les ateliers et même les habitations.

Le travail de la terre est organisé suivant les mêmes principes d'ordre et de rationalité. Les fermes sont construites et dispersées d'une manière égale sur le territoire à partir d'un plan-modèle, comme tous les ateliers de la République. Propreté, ordre, commodité, élégance et machines perfectionnées réduisent le rôle de l'agriculteur à celui « de directeur, intelligent et d'ordonnateur éclairé »⁴. Pas un pouce de terrain perdu, par une ronce, une herbe ou une pierre ; les clôtures et les haies ont été supprimées, les seuls arbres plantés sont fruitiers ou fournissent rapidement la matière première. Ainsi, quarante ans de culture rationnelle et de recherche scientifique ont permis l'amélioration des produits agricoles « en volume et en bonté », témoignant, au regard de l'étranger, du travail parfait de l'homme qui a triomphé à la fois de la nature et de ses instincts individualistes. Les fermiers vivent sous le même régime que les travailleurs des villes ; ils sont les dépositaires de l'outil de travail, de l'habitat et du bétail dont ils tiennent un inventaire extrêmement précis. Le fermier ne peut jamais oublier qu'il est la pièce d'un immense puzzle parfaitement découpé ; en effet, sur chaque mur de ferme, on peut examiner le plan d'ensemble de la commune dans laquelle vient s'imbriquer l'unité agricole dans ses diverses composantes. Des statistiques sur le rendement sont tenues et sont mises en relation avec celles des autres groupes de production. Tous les produits sont ramassés par des transports spéciaux et dirigés vers les dépôts et les magasins. L'agriculteur dépend totalement, au même titre que le travailleur urbain, de ces centres de distribution. Le travail de la terre doit s'intégrer dans un tout et n'est

1. La journée de travail est toutefois entrecoupée de moments de bavardage ou de chants.

2. Chapitre 15, p. 224.

3. Chapitre 9, la visite de l'horlogerie.

4. Tome 1, chapitre 17, p. 259.

pas considéré comme subalterne ; tous les jeunes en reçoivent l'initiation et les adultes y sont associés à des périodes données. Les enfants des villes et de la campagne reçoivent la même éducation et vivent dans le même confort : « Nous n'avons rien à envier à nos frères des villes ; nous ne sommes plus éblouis et embarrassés quand nous allons chez eux qu'ils ne sont dégoûtés ou privés quand ils arrivent chez nous »¹. Le choix de la profession est d'ordre utilitaire et non de prestige.

A l'âge de 18 ans pour les hommes et de 17 pour les femmes, et après l'éducation élémentaire, le choix de la profession se fait en fonction de la demande et de sa situation sur le territoire. Chaque année, le comité du travail établit une liste des ouvriers nécessaires pour chacun des métiers. A jour et heure fixes sur tout le territoire, chacun fait son choix librement, mais s'il y a concurrence, le concours départage les candidats. Cette journée nationale est fêtée comme celle de « la naissance ouvrière » et se termine par des réjouissances. Le postulant bientôt se mariera² et reproduira, à travers ses enfants, la logique du système : « Chacun a sa place et son emploi dans l'atelier de l'univers »³.

L'ICARIE OU LE TRIOMPHE DU COMMUNISME SUR LES VICES DE LA VIEILLE SOCIÉTÉ

La politique comme la religion retrouvent en Icarie leur sens moral, se dégageant de leurs privilèges de fonction⁴ et revenant à leurs véritables fondements que sont respectivement le respect des droits naturels et la fraternité des individus.

Icarie étant organisée sur les principes de l'égalité la plus parfaite, les citoyens partagent en droits et en devoirs les charges et les bénéfices de l'association. « La loi » a pour but de garantir cette situation « dans tous les cas où cette égalité n'est pas matériellement impossible ». L'organisation politique a comme seul but d'organiser, de diriger, de gérer et de maintenir l'économie icarienne dans ses principes égalitaires.

Tous les Icariens sont électeurs et éligibles ; le peuple est souverain parce qu'il ne délègue que la partie de son pouvoir qu'il ne peut exercer directement. Aussi existe-t-il en Icarie à la fois une représentation populaire, ou Chambre des députés, à laquelle sont subordonnés un exécutoire et une multitude de Chambres régionales et provinciales où le peuple s'exerce « aux choses publiques ». Cette « démocratie pure » s'exerce grâce au découpage strict du territoire, divisé en cent petites provinces, elles-mêmes subdivisées en mille communes de tailles à peu près égales ; chaque province possède sa capitale avec en son centre le palais. Le peuple se réunit trois fois par mois, tous les dix jours à la même heure et le même jour sur le territoire. A quatre heures, les lieux

1. Tome 1, chapitre 22, p. 243.

2. Le célibat est considéré comme un acte d'ingratitude suspect.

3. Tome 1, chapitre 20.

4. Les députés sont logés et nourris au palais national ou régional selon les principes égalitaires d'Icarie.

publics sont fermés¹ ; chacun, sous peine de se voir désigné comme mauvais citoyen, participe à cette assemblée de dix mille membres. La statistique et les journaux² fournissent les supports et les sujets aux débats. Chaque position votée à la majorité remontera vers la province, puis vers l'Assemblée nationale où sera prise la décision finale.

Avant Marx, Cabet a ainsi dessiné une société sans classe et sans Etat. Le président de la République soumis à l'Assemblée nationale et les députés élus pour deux ans ont pour fonction essentielle d'organiser la production et la distribution des biens et des services. La reproduction de ce type de société tient naturellement dans la nécessité qu'ont tous ses éléments de le perpétuer quotidiennement. Président, député, philosophe ou simple citoyen, chacun reçoit une part égale du produit national, sans distinction ni privilège. La religion n'a ainsi aucun rôle despotique ; elle se dégage du surnaturel pour épouser les valeurs de la nation et de son mode d'organisation.

En Icarie, les rares matérialistes sont tolérés ; c'est du moins ce qu'affirme un Icarien à Lord Carisdall. Quel est alors le système religieux d'Icarie, celui-ci ayant rejeté tous les principes qui caractérisaient la religion de la vieille humanité ? Comme tout le reste, la religion a été détruite puis reconstruite selon un nouveau système qui est l'œuvre divine d'Icar. Sous sa dictature, on a remplacé les expressions de dieu, de divinité, de religion, d'église, de prêtre par de nouvelles expressions non équivoques. L'éducation religieuse ne commence qu'à 16 ans pour les filles et 17 pour les garçons, et, avant cet âge, il n'en est nullement question. Des professeurs de philosophie les prennent alors en charge et leur exposent tous les systèmes religieux sans exception. Chacun adoptera la religion de son choix et pourra même entrer dans une secte ou un temple fourni par la République. Dans un tel contexte, les matérialistes comme les « sectaristes » sont rares ; l'unité sociale se retrouve dans l'adhésion au communisme. La religion est donc comprise comme un « système de morale et de philosophie qui porte les hommes à s'aimer »³. Le culte est libre, sans cérémonie ni pratique ; il ne représente que la soumission à la volonté générale, se nourrissant d'amour pour la patrie et pour l'humanité. Fonctionnaires élus, les prêtres ne possèdent aucun pouvoir et doivent mener une vie exemplaire. Les seules fêtes de type religieux célèbrent, dans l'apparat et la liesse populaire, la Révolution, Icar et sa Dictature.

Dégagée du vieux monde grâce à la poigne bienveillante d'Icar, la société découverte par Lord Carisdall est pratiquement achevée et tend désormais vers sa perfection. Tel n'est pas le cas des expériences icariennes qui vont être tentées à partir de 1848, avec des volontaires

1. Ici nous parlons des jardins et des édifices publics, car il n'y a pas de cabaret, de guinguette ou de salle de jeux en Icarie.

2. La liberté de la presse n'a plus aucune raison d'être en Icarie ; aussi n'existe-t-il qu'un journal pour la région, pour la commune, etc.

3. Tome 1, chapitre 21.

expérimentant les principes communistes sur une terre vierge ; ces hommes et ces femmes vont en effet devoir composer leur propre vision des principes communistes avec une nature implacable.

LA COMMUNAUTÉ COMME PRATIQUE

Tous l'ont dit, la communauté n'est pas applicable tout de suite. L'opposition des possédants et du pouvoir est forte et l'arriération du peuple importante¹. Aussi ces révolutionnaires sont-ils légalistes ; le passage au communisme icarien sera difficile et ses voies multiples. Il faut attendre 1848 et ses répercussions politiques pour que Cabet envisage sérieusement l'expérience partielle comme moyen d'introduction au communisme. C'est ainsi qu'il mise sur le volontarisme d'une élite exemplaire.

INTRODUCTION A LA COMMUNAUTÉ RÉELLE

Comme les autres communitaires, Cabet se fait réformiste à l'heure du bilan social et politique². Ni violence, ni anéantissement brutal de la propriété privée, les ouvriers cabétistes se prononcent en 1844 pour une représentation populaire qui, admettant « un système transitoire d'inégalité décroissante ou d'égalité croissante », autoriserait « tous ceux qui le voudront à se mettre en communauté »³. On relève, d'un côté, l'affirmation du droit à l'existence et au travail et, de l'autre, le respect d'une trêve sociale que l'Etat mettrait à profit « pour examiner et décider de toutes les questions de production et de consommation, de propriété et d'impôts » dans le but d'une conciliation entre les intérêts « de tous les ouvriers et de tous les patrons, de tous les producteurs et de tous les consommateurs »⁴. Parce qu'il admet qu'il n'existe pas un seul mode de passage au communisme et que celui-ci n'est pas une finalité historique, Cabet se rallie en 1848 au nouveau gouvernement : « Rallions-nous autour du gouvernement provisoire ... pas d'application immédiate de notre doctrine »⁵. Ou encore, quelques mois plus tard : « Il faut réaliser le contrat social ... nous ne parlerons pas des communautés, si l'on consent à nous donner la société et le contrat social ... qui mènent à la communauté »⁶. Confrontés aux résistances des privilèges et aux persécutions diverses, les cabétistes vont vite se détourner de la réforme politique pour revenir à leur idéal icarien. Désormais, Icarie est l'unique issue, l'unique modèle où seul le travail donne droit à l'existence : « Sans

1. « Voir le peuple sans flatterie », *La Fraternité*, janvier 1842.

2. Ancien carbonariste, Cabet se convertit au communisme intégral à la lecture de l'*Utopie* de T. More.

3. *Le Populaire*, décembre 1844.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, 25 février 1848.

6. *Ibid.*, 27 juin 1848.

lui, les Empires les plus florissants disparaissent bientôt : il est la vie, le sang de l'humanité. Et pourtant, si l'on considère l'histoire, on trouve que le travail a toujours été méprisé comme avilissant, et repoussé comme une fatigue digne seulement de la brute »¹.

La réhabilitation du travail est alors majeure ; l'ouvrier doit être orgueil en tant que co-participant à l'œuvre unique de la production de richesses. Sur ce terrain, les cabétistes font œuvre d'éducation ; le travail crée le monde, lui seul donne la vie, lui seul doit donner également le droit à la vie. Idéologie et expérimentation sont bientôt les deux pôles de ce communisme. Les premiers Icariens n'ambitionnent pas de créer cette Icarie « de quelque part » d'un bloc, mais de prouver la justesse de la théorie en opposant à une organisation inégalitaire et expropriatrice, un modèle non plus utopique mais vivant. Les principes d'Icarie sont simples ; elle est une comme l'association, la propriété ou le domaine à exploiter, avec toute la richesse et toute la puissance de la communauté pour capital et surtout, avec tous les Icariens comme ouvriers.

LE MODÈLE CABÉTISTE OU LE COMMUNISME EXPÉRIMENTAL

« Travailleurs exploités ... sans avenir comme sans présent, allons chercher ailleurs la providence ou la nature qui nous offre tous les trésors de son amour et de sa bienfaisance, allons fonder Icarie en Amérique ». Cet appel lancé par Cabet² est reçu par des ouvriers qui refusent le travail vécu comme une torture physique et morale.

Devenir Icarien n'est pourtant pas à la portée du premier venu ; cet état exige du contractant de l'argent certes, mais surtout un esprit d'abnégation, de fraternité et de dévouement total. Il est vrai qu'Icarie se présente comme un refuge ou comme un système de transition et d'initiation ; mais surtout, et c'est là sa mission, elle se veut modèle et ne peut échouer ou faillir : « Le but de l'association est de vivre et travailler en commun, de défricher et cultiver la terre, de construire des habitations, d'exercer toutes les industries utiles, de procurer le bien-être à tous les associés, et surtout de se dévouer à l'intérêt de l'Humanité tout entière, en essayant de prouver, par l'expérience, que la communauté icarienne est réalisable et qu'elle est le système d'organisation sociale le plus capable d'assurer le bonheur de tous et de chacun »³.

Conscient que trahir ou détourner les lois du groupe met l'avenir de ses frères en péril, le postulant à l'émigration s'engage à respecter un contrat. Il accepte ainsi définitivement, même en cas de rupture avec la communauté⁴, de se déposséder de tous ses biens au profit de celle-ci et d'augmenter « le capital social individis et commun ». L'égalité étant

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, 16 mai 1847.

3. Article 3 tiré de l'acte de société rédigé par Cabet, signé par tous les partants en direction de Nauvoo, *La Fraternité*, 3 février 1850.

4. Sauf ses outils et une malle contenant un minimum vestimentaire. En avril 1850, sous les pressions, Cabet permet de retrouver les quatre cinquièmes de l'apport initial, incitant ainsi certains récalcitrants à le rejoindre.

un des principes d'Icarie, le communitaire doit taire ses singularités, par exemple vestimentaires, et se plier aux règles morales en renonçant au célibat, au jeu et bientôt au tabac. Le travail y est devoir : « Chacun s'engage à travailler suivant sa force et sa capacité dans l'emploi qui lui sera attribué ». En contrepartie, l'Icarien sera nourri, logé, vêtu, soigné « suivant ses besoins et les ressources de la société sans aucun privilège pour personne ». Ses vieux jours seront préservés, ses enfants élevés et instruits en commun ; c'est la fin du précaire et de l'insécurité, du laid et du sale, pour l'agréable, le confort et l'attrayant.

« Les logements sont spacieux, la nature est généreuse, la nourriture simple mais bonne »¹, écrit Mahy à sa femme en avril 1849 ; « Le peu d'ouvrage que j'ai ne m'empêche pas d'être libre : tout bien compté, je n'ai dans tout le courant de l'année que deux journées de travail par semaine », rapporte encore Bourgeois à sa sœur en juin 1850. Ces lignes, par trop optimistes, ne peuvent que conforter les postulants au départ, mais contredisent la doctrine cabétiste glorifiant le travail, le sacrifice et le don de soi. Cette magnificence accordée aux faits et à la réalité favorise tout autant l'apport nécessaire de capitaux que d'esprits non formés aux théories égalitaires. « Suivant les besoins et les ressources de la société », cette clause du contrat implique le partage aussi bien de l'opulence que de la pénurie. Or, l'égalité est plus aisée à appliquer dans le premier cas que dans le second où il s'agit de privations, d'heures de travail, d'inconfort et de souffrance.

La plupart des volontaires n'ont pas compris que là encore le temps est un facteur décisif et qu'ils doivent en subir les exigences. Pour accomplir sa mission, la commune ne peut périlcliter ou stagner, mais doit évoluer en accumulant les terres, les capitaux, les techniques et les savoirs, ce qui ne peut se faire sans un minimum de privations. Privations qui ne peuvent s'obtenir, dans la plupart des cas, que par la force :

« Aussitôt que la Communauté sera définitivement établie et organisée, son Gouvernement sera la Démocratie pure et la République. Mais pendant l'époque de préparation, l'administration, la Direction et le Gouvernement de la Société ont été et sont confiés temporairement à un Directeur qui représente la Communauté.

M. Cabet, fondateur de la Communauté icarienne, a été élu Directeur Gérant jusqu'au premier septembre mil huit cent cinquante-sept »².

Sept ans minimum de renoncement représente l'exigence faite aux communitaires de Nauvoo³. Bientôt Cabet contrôle chacun des gestes, ne permettant aucun écart à la règle commune et impose une uniformisation quasi monacale : « Comme les premiers chrétiens qui, comme eux, auront les mêmes idées, la même opinion, les mêmes sentiments, un même cœur et une même âme et qui, comme un seul homme, embrasés par la foi, le dévouement et l'enthousiasme, iront conquérir le bonheur

1. Ces lignes sont tirées de lettres publiées dans *Le Populaire* en 1849.

2. Articles 13 et 14 tirés de l'acte de société rédigé par Cabet, signé par tous les partants en direction de Nauvoo, *La Fraternité*, 3 février 1850.

3. Nauvoo, sur les bras du Mississipi, ancien village mormon, voit arriver en mars 1849, après le Texas, les 280 premiers colons icariens.

pour leur prospérité, pour leur patrie et pour l'humanité toute entière, plus encore que pour eux-mêmes »¹.

Partant du fait que l'homme placé dans des conditions et un environnement idéaux ne peut que se parfaire, Cabet compte sur la morale pour, après la période d'autorité, mener la communauté à la prospérité et à la postérité. Entre les orthodoxes prêts à toutes les privations et ceux qui, au plus vite, veulent recevoir plus qu'ils n'ont donné, se creuse un abîme où va se perdre Cabet en 1856.

LES IMPLICATIONS INCONTOURNABLES DU COMMUNISME

La communauté se construit en formant les hommes ; mais ceux-ci ne peuvent l'être sans cette volonté d'abnégation dont font preuve ceux qui ont la foi cabétiste. Leur fait face une population bigarrée, peu encline à respecter les lois communautaires et décidée à recevoir les fruits de son petit pécule sous forme de maisons, de repos et d'assurances diverses, sans pour autant se donner totalement à la cause. Il y a tous ceux qui ont simplement fui ou voulu éviter la condition prolétarienne, car, Cabet l'avait dit et écrit : « En Icarie, dans cette Icarie ou cette Communauté que nous allons fonder en Amérique, voyez quel sera le sort et le bonheur des travailleurs ! Là plus de prolétaires manquant de tout, à côté de propriétaires regorgeant de superflu, mais tous les citoyens propriétaires ou co-propriétaires d'une immense propriété collective, sociale, indivise et nationale, par conséquent, plus de prolétariat »².

S'adonnant à la flânerie et à la dispersion, ils veulent être libres alors que certains responsables sont tentés, pour réduire l'improduction et l'incapacité, d'emprunter au système capitaliste ses moyens d'émulation et de discipline. De même, le troc, moyen privilégié d'échange pour ces communistes, s'avère inadéquat dans une société voulant s'enrichir et faire commerce avec l'extérieur. Face à la recherche instinctive de communisme primitif au sein d'une nature prodigue et généreuse, qu'on décèle dans de nombreuses lettres, se dresse la réalité des moustiques, du choléra, des privations, de la sueur, de la jalousie et des querelles.

Refusant de donner ce qu'on attend d'eux, c'est-à-dire mettre en œuvre le temps sous forme de patience et d'économie, refusant de n'être une fois encore que de l'énergie, ces hommes le font savoir et alertent les lecteurs du *Populaire*, sans toutefois entamer leur conviction : « Continuez à être socialistes, mais ne vendez pas votre maison pour la donner à la communauté icarienne. Là vous ne serez rien »³. Ces exilés découvrent que « l'île » d'Icarie n'existe pas et qu'il leur faut totalement la créer en s'impliquant dans le travail, la perfection morale et le renoncement au particularisme et à la jouissance. Seule, une minorité en est consciente : « Nous n'abandonnerons pas notre poste ... nous sommes

1. *Le Populaire*, 16 mai 1847.

2. *Ibid.*

3. Lettre de Prieur Fouré dans *Le Populaire* du 5 mai 1850.

les soldats de l'humanité. Nous avons pris des engagements sacrés envers vous, à la face du peuple entier, au nom de la démocratie. Icarie est notre propriété comme la vôtre ... nous la défendrons jusqu'à la mort. Persévérons, redoublons nos efforts, arrosions de nos sueurs communes, de notre sang, s'il le faut, l'arbre puissant de la communauté à l'ombre duquel doivent un jour fraterniser les hommes »¹.

Avant l'arrivée de nouveaux postulants, Icarie doit sans cesse exclure pour imposer ses principes : « Nous allons épurer tout naturellement. Nous sauverons et conserverons Icarie et, dès le printemps prochain, nous pourrons vous appeler en grand nombre à venir partager notre dévouement et notre bonheur »². Cette circulation continue entre partants et arrivants est la condition de sa survie et, en même temps, l'obstacle majeur à sa constitution. En effet, le communisme construit l'homme nouveau en même temps que la structure dans laquelle il doit se reproduire ; ce processus ne peut être le résultat d'apports successifs et dispersés dans le temps et l'espace, bien que « l'île d'Icarie » ait reçu l'aide d'un million d'ouvriers voulant participer à sa création³.

Cette expérience exemplaire révèle qu'en ce demi-siècle travail et frugalité restent les exigences d'une économie accumulatrice. La société d'abondance découverte par Lord Carisdall, où chacun ne fournit que sept heures quotidiennes d'un travail plaisant, est issue des sacrifices et d'un surcroît de travail, de dix-huit puis de seize heures par jour, des deux générations précédentes. De la même façon, le renforcement du pouvoir d'Etat a permis la démocratie et l'absence d'infrastructure pénitenciaire. Icarie est une œuvre collective incommensurable : « Une rue entière bâtie en 5 jours, une ville communale en un mois ... un immense chantier »⁴. La reproduction d'une société ayant détruit la convoitise, la paresse et le vice implique l'isolement des individus par rapport au monde non communiste ; son caractère strictement égalitaire sur le plan du travail et de la consommation dépend du contrôle des individus sur le territoire. Or « la nouvelle Icarie » n'est pas une nation ; elle n'a pas de frontière ; elle ne possède aucun moyen de répression pour contraindre ses membres à payer leur dette sous forme de travail et à ne pas tenter d'exploiter la faiblesse d'âme d'autrui ; aussi ne peut-elle fixer les individus comme l'avait fait le roi Icar. Elle ne peut compter que sur le volontarisme et celui-ci a pour chacun ses propres limites.

La confrontation de la théorie et de la pratique laisse apparaître la contradiction majeure de ce type d'organisation : état d'abondance, la société communiste doit maintenir les individus dans l'impossibilité de convoiter le bien d'autrui et ainsi de détruire la communauté par la misère, la dépravation et le vice. En introduisant la théorie communiste dans la société industrielle, Cabet répond à la première exigence et tente de résoudre la contradiction en opposant au monde réel, une société

1. Lettre de Nauvoo du 24 mai 1856, signée par 100 signataires dans la brochure, « Adresse du fondateur d'Icarie aux icariens juillet 1856 ».

2. Lettre de Cabet, *ibid.*

3. Tome 2, chapitre 13.

4. Tome 2, chapitre 24.

poussée à sa perfection, un modèle inaccessible. Il laisse ainsi apparaître les implications incontournables du système que renforce l'échec de l'expérience icarienne partielle. Le nivellement des modes de vie et de pensée, du travail et de la consommation est l'unique remède et le seul obstacle à la convoitise dont le ferment est le particularisme. Maintenir la communauté dans ce schéma d'uniformisation implique l'enfermement et le contrôle des individus sur un territoire donné ; tous les utopistes l'avaient compris et c'est pourquoi chacune de leurs cités peut être reproduite sous la forme de schémas extrêmement précis.

Le communisme utopique ou intemporel, que Durkheim présentait comme une doctrine « visant à régler les consommations individuelles de manière à ce qu'elles soient partout égales et partout médiocres »¹, tend à se fondre dans un industrialisme triomphant. Il est désormais un type d'organisation sociale qui, s'il ne s'applique pas encore à une classe spécifique, sinon celle du travail, englobe les structures du monde moderne dans sa logique rationnelle. Cabet dépoussière ainsi l'utopie millénaire du communisme qui évolue dans sa forme économique et sociale, sans pour autant abandonner sa finalité et les moyens qu'elle implique.

1. *Le socialisme*, préface de A. Kriegel, Paris, Retz, 1978, p. 71 (coll. « Les classiques des sciences humaines »).

RÉSUMÉ DE L'ARTICLE/ABSTRACT

UTOPIE ET COMMUNISME.

ETIENNE CABET : DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

YOLÈNE DILAS-ROCHERIEUX

La confrontation des deux aspects du communisme d'Etienne Cabet que sont la projection d'un monde parfait, Icarie, et l'expérimentation communautaire, vise à montrer la contradiction majeure du communisme : créer un état de richesses, tout en maintenant les individus dans l'impossibilité de convoiter le bien d'autrui.

UTOPIA AND COMMUNISM. ETIENNE CABET : FROM THEORY TO PRACTICE

YOLÈNE DILAS-ROCHERIEUX

The confrontation of the two aspects of Etienne Cabet's communism — the projection of a perfect world, Icarie, and community experimentation — seeks to show the main contradiction of communism : creating a state of affluence while making it impossible for individuals to covet others' property.